**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 71 (1932)
**Heft:** 37

**Artikel:** Forains
**Autor:** Anelin
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-224774

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Lausanne — 71me Année — N° 37 — Samedi 10 septembre 1932

# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

### LA RENALLHIE ET LO RAT

*On rat, qu'avâi bin dédjônnâ,*
*Sein allâvè sè promenâ*
*Lo long dè l'ètang dâi Râpaille,*
*Quand l'apéchâi onna renallhie*
*Que te lâi fâ ein soreseint :*
*— Accutâ, mè n'ami, i'é trovâ, stu matin*
*Dézo on tronc que lè catsîvè,*
*On bocon dè lard, que godzîvè,*
*Et 'na couennâ dè boutefâ :*
*Quin bon repé cein no farâ !*
*Té faut venî dein ma catsetta :*
*On lâi porrâ bâire quartetta*
*(Lo liquido nè manquè pas !)*
*Et sè bagnî, sè promenâ,*
*Aprì no z'ître régalâ !*
*Té porrî portâ à ta fenna*
*On petit boquenet dè couenna,*
*Et racontâ à tè z'einfant*
*Tot cein que t'arâ vu per ice dein l'ètang...*
*La terrâ, ci tsautein, mè seimblliè rîdo chètse:*
*On est tant bin dein l'ighie frêtse !*
*Tè faut venî !... — Su bin d'accôo,*
*Que repond noûtron coo,*
*Ne vu pas ferè dâi manâïre*
*Et l'ighie ne mè fâ pas pouâirè,*
*Mâ po passâ delè l'ètang,*
*Faut mè bâillî on coup dè man !*
*— A ton serviço !... — Et la renallhie,*
*L'attatse avouè on brin dè paille*
*La piôta âo pî dâo brelurin,*
*Que ne sè maufiâvè dè rein...*
*Mâ la renallhie,*
*Onna canaille !*
*Tire lo rat pè lo fond*
*Po lo neyî à tsavon !*
*Vâo renasquâ... l'autro sè fot dè sè sicliâïe,*
*Et de tote sè dzevattâïe !*
*Et lo rat sè crayâi fotu...*
*Mâ 'na cribletta que l'a vu,*
*Rrran ! te l'eimpoûgn' avouè la paille*
*Et la renallhie,*
*Por lè dévoûrâ tî lè doû*
*Dein lo boû !*

***

*Lo plliè rusâ compère*
*Pâo sè fotre dedein,*
*Et trâov' on pllie malin*
*Que lâi fâ s'n'affére !*

(D'après La Fontaine). **Sami.**

### FORAINS

SOUVENT, plus tard, je les ai revus. Mais, ce n'était plus avec mes yeux de gosse...

Le jour avant, on fauchait l'herbe d'un champ, tout près de la place du village et nous savions qu'ils allaient venir. La classe terminée, comme nous faisions sonner nos socques sur la grand'-route ! Le pouces passés dans les courroies de nos sacs d'école, pour les plaquer au dos, nous courions d'une seule traite, les voir s'installer.

Les hommes en espadrilles, casquette sur l'oreille, large ceinture rouge, pantalon de velour, dressaient à grand coup de marteau la carcasse multicolore des « balançoires ». Nous admirions leur sûreté, leur adresse à démêler les pièces de bois et à les emboîter. Ils travaillaient vite. A deux mètres, leur roulotte lâchait une fumée bleue par sa minuscule cheminée de tôle : la femme cuisait la soupe. Des gosses ébouriffés, les mains sales, le pantalon trop long retenu d'un bout de ficelle, couraient pieds nus, allaient chercher d'énormes bidons d'eau qu'ils ramenaient à petits pas en se déhanchant. Là-bas, le cheval au cou pelé, dévorait l'herbe à pleine bouche, sans relever la tête, inquiet de ne pouvoir manger à sa faim.

Le montage terminé, les hommes hissaient la lourde bâche avec ses rayures jaunes et rouges. Enfin, avec prudence, en gestes lents et assurés, ils plaçaient les panneaux peints à l'huile, figurant des scènes maritimes : un navire de guerre fendait la vague verte et écumeuse, crachant la fumée de tous ses canons, une caravelle à l'ample voilure immaculée et gonflée par le vent, fuyait un orage terrible aux éclairs fulgurants sur un ciel noir... Comme nous les regardions, ces tableaux, ils étaient vivants. Des partis se formaient, les uns étaient pour le cuirassé, les autres pour le voilier, le clan des garçons et celui des filles.

En demi-cercle, les mains dans les poches, nous suivions sans en rien perdre, la mise en place de la « musique » avec sa grosse caisse, son tambour aux baguettes automatiques et sa belle dame dorée et argentée, une trompette dans chaque main.

Vite, nous allions souper pour retourner voir. Les hommes en costume de matelot, lançaient à grands coups de reins leur « bateau » qui giclait vers le ciel. L'un d'eux surtout, excitait notre muette admiration. Il laissait le client lancer son bateau et, brusquement, d'un saut, s'y agrippait à la force des poignets. Alors, arc-bouté, rejetant son corps en arrière, dans le vide, il imprimait à la balançoire une oscillation plus longue et plus rapide ; bientôt, sa proue verticale piquait la toile du plafond. Le client s'était assis, pâle, cramponné aux barres de laiton, souriant quand même, à cause des gens qui le regardent. Alors, comme un singe, le matelot bondissait sur le sol, la main au battant de la cloche de bronze, scandant ses paroles : « Rollè, rollè ! En p'tit bateau ! »

Le lendemain, l'herbe jaune et tachée d'huile marquait la place des balançoires. Je me baissais pour ramasser un grand clou rouillé... les forains étaient partis. *Anelin.*

---

**Ces dames jabottent.** — Dans la loge de la mère Michu.

— Est-elle assez maigre la grande bringue du premier.

— Oui, mais elle a de beaux yeux.

— Parbleu ! C'est pas étonnant, la femme d'un oculiste !

**Au restaurant.** — Le client. — Voyons, garçon, regardez le bifteck que vous m'avez servi, il est à peine grand comme une pièce de cinquante centimes.

Le garçon. — Mais, monsieur, il ne coûte pas plus de cinquante centimes.

### LES SAUTERELLES HUMAINES

LA chaleur des canicules, quand elle se fait sentir, a sur les humains des effets fort divers. Par exemple, je connais dans un de nos villages du Jura un bonhomme dont le cerveau sous l'influence d'un soleil torride, se met régulièrement à bouillonner et enfanter les choses les plus hétérogènes, tout comme s'il s'agissait d'un habitant de Marseille. Agriculteur et cordonnier de son état, il n'a jamais songé à se faire journaliste, quoique le contenu de ce crâne si facilement en fièvre, l'eût sans aucun doute prédestiné à ce genre de travail où souvent l'imagination échafaude des combinaisons sans trop se soucier de la nature des faits.

En plein après-midi d'un de nos derniers beaux dimanches, je fis irruption chez ce brave homme et, le trouvant, malgré la chaleur tropicale, pacifiquement assis devant sa maison, au milieu de sa famille, je crus devoir entamer le sujet qui lui est le plus cher, après que l'on eut eu, de part et d'autre, épuisé les effusions que provoque un agréable revoir, et je lui dis à peu près ceci :

— Eh bien ! mon cher Maurice Jaccard, n'avez-vous pas couvé cette année de nouvelle invention ?

— Si fait, si fait, me répondit-il empressé, ma dernière découverte n'est pas encore complètement au point, mais les prémisses font bien augurer du succès final de l'entreprise.

— Est-il permis de savoir de quel bienfait vous vous apprêtez à doter l'humanité ? lui demandai-je.

L'ami Maurice prit sa barbiche en la main gauche et la retroussa jusque sous les narines, comme s'il eût voulu en humer les poils grisonnants. Cela signifiait sans doute que ma question était un peu indiscrète et qu'il fallait, avant de dévoiler des secrets, prendre quelques précautions oratoires. Puis, la barbiche ayant retrouvé sa position normale, il m'expliqua posément ce qui suit :

— Le développement merveilleux des moyens de locomotion a mis l'homme en appétit. Chacun voudrait pouvoir s'attacher des ailes et s'élever dans l'éther à la suite du professeur Piccard, l'illustre citoyen de Lutry. Une telle vulgarisation des vols dans la direction de la stratosphère n'est pas encore possible, mais, qui sait, un jour peut-être pourrons-nous voler sans le secours coûteux d'un lourd moteur ou d'un immense ballon d'hydrogène. En attendant, je me suis dit que le mieux était de s'en tenir à une évolution naturelle, exempte d'abîmes jamais comblés. Avant donc de savoir voler de nos propres forces, apprenons tout simplement à sauter à la manière des sauterelles. Au bout de deux ou trois siècles d'un tel exercice, des ailes finiront bien, en vertu des règles du darwinisme, par nous croître sous les aisselles. Afin de faciliter la transition, j'ai inventé une semelle en demi-lune qui s'adapte aux souliers par sa face horizontale et qui aidera à donner à notre démarche l'élan voulu. Vous connaissez évidemment l'élasticité des balles avec lesquelles les enfants jouent ? Eh bien ! je suis parti du même principe pour construire mon appareil. La semelle en question est un pneu très élastique,